nouveaux documents

sur l'Iran Médiéval

Par le Professeur M. HAMIDULLAH

DANS un précédent numéro de *La Pensée Chiite*, nous avons publié la traduction de quelques extraits tirés du *Kitâb adh-Dhakhâ'ir wa't-tuhaf* écrit par al-Qâdi ar-Rachîd ibn az-Zubair et qui concernent les contacts ayant existé au Moyen Age entre l'Islam et le monde européen. Du fait qu'ils comblent certaines lacunes dans les chroniques occidentales, ces extraits ont suscité un intérêt considérable, l'ouvrage en question étant, par ailleurs, une mine de renseignements précieux et multiples concernant de nombreux pays.

Du même ouvrage, un nouveau choix de textes relatifs à l'Iran devrait recevoir un accueil favorable de la part de tous ceux qui s'intéressent à la civilisation de ce pays, surtout s'ils n'ont pas directement accès à l'original écrit en langue arabe. Une traduction fidèle — notre premier souci — nous apportera, nous l'espérons, le concours des spécialistes pour une étude plus approfondie. Nous nous contenterons donc aujourd'hui de notes et de renvois sommaires.

Le signe relatif aux paragraphes constitue une référence à l'original arabe.

***

1. *Correspondance entre Anûcherwân et l'Empereur de Chine.*

§ 1. — Un groupe d'historiens dignes de foi (1) cite le texte de cette lettre que l'empereur de Chine écrivit à Chosroès Anucherwân (2) [empereur de Pers] (3) lorsque l'armistice fut conclu entre leurs deux pays. Voici ce document :

« De l'empereur de Chine, possesseur du palais aux perles et aux pierreries, de celui-là même dans le palais duquel coulent deux canaux baignés d'aloès *('ûd)* et de camphre dont le parfum parvient jusqu'à deux parasanges (environ 10 km), de celui que servent les filles de mille rois, de celui dont les étables renferment mille éléphants blancs [à son frère Chosroès Anucherwân...]. » (4).

Parmi les présents qui accompagnèrent cette lettre, il y avait [une statue représentant] un cavalier et sa monture faits, tous deux, de perles enfilées ; les yeux du cavalier et ceux du cheval

étaient faits de rubis ; la poignée de son épée était en cuir sertie de pierres précieuses. Il y avait également une pièce de soie chinoise *'uchâri* (? longue de dix coudées ; autre lecture : *'asjadi* qui signifie « dorée ») sur laquelle le roi était représenté assis, dans la salle, vêtu de ses deux robes et portant couronne, cependant que, derrière lui, des eunuques tenaient des chasse-mouches. Cette image était tissée en or rouge sur fond azur. On l'avait placée dans un coffre doré que portait une jeune fille, brillant de beauté.

2. *A propos des rapports entre Anûcherwân et le roi de l'Inde.*

§ 2. — Voici en quels termes sont décrits les présents que l'empereur de l'Inde (5) adressa à ce même [Chosroès] :

Il lui envoya 1.000 manâ (environ une tonne) de résine tirée de l'aloès indien, qui devient malléable à la chaleur tout comme la cire de sorte que l'on pouvait s'en servir pour sceller dégageant clairement l'écriture. Il lui envoya également une coupe *(jâm)* en rubis dont l'orifice avait la largeur d'un empan et qui était remplie de perles. De plus, il y avait aussi 10 *mann* (autre lecture : *manâ* = mesures) de camphre dont chaque grain avait la grosseur d'une pistache et même plus. Il lui envoya également une jeune esclave dont la taille était de 7 coudées et dont les cils étaient si longs qu'ils rabattaient sur ses joues ; lorsqu'elle souriait, l'éclat d'un éclair sortait de la blancheur [de ses dents] ; ses sourcils se rejoignaient et ses cheveux nattés traînaient jusqu'à terre. Parmi les autres cadeaux, il y avait aussi des tapis en peau de serpents, plus doux que ceux en soie et plus beaux que des étoffes dessinées *(wachî)*.

Les caractères de cette lettre, écrite sur l'écorce d'un arbre appelé *kâdhî* (pandarus ?) étaient tracés en or et sertis de perles.

3. *Rapports entre Anûcherwân et le roi du Tibet.*

§ 3. — Le roi du Tibet avait également écrit à ce même [Chosroès] et, depuis son camp militaire — car il combattait à ce moment un de ses ennemis — il lui avait envoyé un présent comprenant 100 cuirasses dorées tibétaines, ainsi que 1.000 *manâ* (kilos) de musc.

4. *Présents qu'il était coutumier en Iran d'adresser aux souverains et aux gouverneurs.*

§ 4. — Les offrandes apportées lors du nouvel an par les chefs des villages *(dihqân)* de l'Iraq s'élevaient chaque année à 10 millions de dirhams et, lors de la fête *mihrjân*, à 100 millions de dirhams. Par la suite, les califes reçurent à leur tour ces offrandes annuelles.

§ 10. — Sâlim ibn Ziyâd était gouverneur du Khorasan. Lorsqu'il rentra à Basrah, en l'an 65 de l'Hégire (684), il fit appeler son secrétaire Stéphanos et, après les avoir pesés devant lui, lui en confia le dépôt. « Tu peux en assurer la garde », lui dit-il, car pas un seul de ces dirhams n'a été extorqué par oppression à un Musulman ou à un sujet protégé (non Musulman). Stéphanos murmura en persan : « D'où vient alors tout cela ? » Sâlim comprit et répondit : « Il s'agit des présents apportés par les chefs des régions, les habitants des districts *(kûr)* et les chefs de villages *(dihqân)*. »

§ 25. — 'Alî ibn 'Isâ ibn Mâhân, gouverneur du Khorasan envoya à Hârûn ar-Rachîd en l'an 189 H. (804/5) des présents s'élevant à 30 millions de dinars (pièces d'or). Hârun ar-Rachîd, qui était alors en voyage, se trouvait à Ray (Téhéran).

5. *Rapports des Saffârides avec les califes de Bagdad* (6).

§ 47. — Une certaine année, le Saffâride Ya'qûb ibn al-Laith envoya au Calife al-Mu'tamad 'ala'llâh, un présent comportant, entre autres choses, quelques faucons dont l'un était bigarré et tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Il y avait en outre 100 chevaux *(chahrî)*, 20 coffres portés par 10 mulets et qui contenaient des objets de Chine, rares et curieux; une mosquée construite en argent et composée de deux blocs séparables à volonté et qui était assez grande pour que 15 personnes puissent y célébrer la prière ; 100 *manâ* (kilos) de musc, 100 *manâ* de résine d'aloès de l'Inde et 4 millions de dirhams.

§ 48. — Le Saffâride 'Amr ibn al-Laith envoya, en l'an 281 H. (894) au calife al-Mu'tadid-Billâh par l'intermédiaire de son messager Bulbul en présent argent et objets curieux. Le montant des sommes d'argent adressées s'élevait à 4 millions [de dirhams] et les présents étaient

d'égale valeur. Il y avait en outre 100 chevaux *(chahrî)* rênés et sellés parmi lesquels dix portaient des selles d'or. Il y avait aussi des faucons en grand nombre. Le calife donna une robe d'honneur à Bulbul ainsi qu'aux trente officiers de sa compagnie.

§ 49. — En l'an 283 H. (896), il lui envoya également, par l'intermédiaire de son secrétaire *(sâhib)* Fat'h un présent de qualité comprenant 162 ânesses qui portaient chacune deux coffres pleins d'étoffes et d'habits *(kiswah)* ; deux chevaux *(chahrî)* de grande taille dont les selles d'or étaient ornées de pierres précieuses, ainsi que plusieurs autres chevaux *(chahrî)*... [un mot illisible dans le manuscrit arabe], avec rênes et selles ; 250 ânes *(dâbbah)* revêtus de housses de soie *(dîbâj)* teintes, 20 faucons, 200 chameaux qui transportaient des coffres pleins d'objets rares et précieux de son pays, une grande idole placée sur chariot que tiraient deux ânesses, plusieurs autres petites idoles ainsi que 4 millions de dirhams. Ce sont Wasîf et Tâhir, deux serviteurs (*ghulâm* = eunuques) de Badr qui partirent recevoir les présents. Le Saffâride fit fabriquer également un gilet *(badanah)* ainsi qu'une couronne valant 13 mille dînârs.

§ 50. — Il lui envoya comme présent, en l'an 286 H. (899), 150 chevaux avec leurs housses, un grand nombre de faucons, d'habits et de parfums.

§ 51. — 'Amr ibn al-Laith envoya à al-Mu'tadid Billâh, au début de son califat, en l'an 279 H. (892), un présent comprenant entre autres choses 150 ânes *(dâbbah)*, 50 mulets portant des coffres pleins d'argent, 150 chamelles couvertes de soies byzantines (buzyûn), deux chevaux complètement sellés et rênés et dont les gourmettes étaient d'or, ainsi que 10 chevaux *(chahrî)* sellés d'argent.

§ 60. — Abû Bakr as-Sûlî rapporte que 'Amr ibn al-Laith envoya des présents en l'an 283 H. (896) à al-Mu'tadid Billâh. Il y avait une idole en cuivre jaune représentant une femme qui avait quatre mains (7). Celle-ci portait un double collier *(wuchâh)* dont chacun était formé de deux rangées de pierreries. Il y avait aussi d'autres petites idoles aux mains et aux visages ornées de pierres précieuses. L'armée de 'Amr les avait saisies comme butin lorsqu'elle avait occupé une ville située au bord de la mer. Avant de les faire parvenir au calife, on envoya ces objets à Basrah afin de les montrer au peuple. A Bagdad, on les installa sur une plate-forme de la Préfecture de Police *(churtah)*, où elles furent exposées en public durant plusieurs jours. On leur donna le nom de « distraction » *(chughl)* car ce fut une distraction pour les gens que de les regarder.

§ 61. — Le calife al-Mu'tadid Billâh envoya comme présent à 'Amr ibn al-Laith, en l'an 282 H. (895), un gilet *(badanah)* et une couronne dont la valeur s'élevait à 13 mille dînars (cf. supra § 49, dernière partie).

§ 64. — Bânîd, d'Azerbaidjan et d'Arménie, conclut la paix avec lui et lui payait chaque année 50 mille dînars [comme tribut].

6. Rapports des Samanides avec le calife de Bagdad.

§ 70. — Ismâ'îl ibn Ahmad, prince du Khorâsân, envoya en présent au calife al-Muqtadir Billâh, en l'an 298 H. (910) (8) des objets de grande valeur et c'est son envoyé spécial qui les apporta. Il y avait 120 esclaves *(ghulâm)* avec leurs épées, leurs ceintures, leurs ânes *(dâbbah)* entièrement équipés de selles, de housses et d'autres accessoires. Il y avait des étoffes innombrables ; 5 tentes dorées, dites Tabarî, avec leurs tapis et autres objets nécessaires, 50 vases *(barnî)* d'argent contenant 50 *manâ* (kilos) de musc, 1.100 peaux de martre *(sammûr)*, de fennec *(fanak)* et de renard, 50 faucons, 20 pièces de khutou (9), 300 ânesses dites *tahâlî*, 30 chevaux de montagne, parés d'argent, 30 lances argentées.

7. Les Buyides, leurs rapports diplomatiques et leurs trésors.

§ 75. — L'émir 'Izzud-Daulah Bakhtiyâr ibn Mu'izz ad-Daulah Abu'l Husain Ahmad ibn Buyéh ad-Dailamî envoya en présent à Abu'l-Muqallid Hamdân ibn Nâsir ad-Daulah Abu'l-Hasan Muhammad ibn 'Abdallâh ibn Hamdân, en l'an 358 H. (968) des objets parmi lesquels il y avait 300.000 dirhams, 600 pièces d'étoffe *khazz* (soie et laine), de soie *(dibâj)*, de moire tabis *('attâbi)*, des tissus à fils d'or et d'argent *(qasb ?)*, de la soie fabriquée à Dabiq, des tissus à trame de soie *(mulham)*, des tissus massifs et solides *(musmat ?)* ; en outre, il y avait aussi plus de vingt habits dits Tabarîyah, 100 robes de soie de forme carrée ornées de dessins *(mitraf)*, de *khazz* (soie et laine). Il y avait également

5.000 pièces de *nadd* (ambre gris), 20 chevaux, 20 mulets et d'autres objets, y compris 20 *markab* (étriers ?) d'or et d'argent. Parmi les tapis, il y avait deux pièces en soie dorée *(dîbâj)*, fabriquées à Tustar.

§ 76. — Is'hâq ibn Ziyâd, gouverneur du Yémen, envoya à 'Izzud-Daulah Abû Mansûr, en l'an 359 H. (969), un présent comportant, entre autres objets, un mât *(daql*, colonne ?) en bois d'aloès de Qumârî (cap Camorin, Inde du Sud) long de 10 coudées d'ample mesure, et qui pesait 30 *manâ* (kilos). Il y avait en outre une coquille d'œuf de serpent pouvant contenir 15 *ritl* (litres) de mesure bagdadienne [de liqueur], un grand perroquet blanc dont le bec et les pattes étaient noirs et qui portait sur la tête un toupet de pistache (couleur ? grandeur ?). Il envoya aussi un grand nombre de chèvres qui avaient des fanons *(ghabab)*, une grande ânesse sauvage, de taille énorme, aux arrières arrondis, aux oreilles semblables à celles d'un mulet. Cette bête (zèbre) était marquée de raies très belles et curieuses et ces raies s'étendaient sur tout son corps. On dit qu'elle est originaire des pays abyssins où c'est une femme qui règne et qu'entre ce pays et Bagdad, il y a une distance de 1.800 parasanges.

§ 87. — Lorsqu'il se rendit à la forteresse d'Istakhr (Persépolis), le roi glorifié, l'empereur, le sultan de la religion de Dieu, le roi des créatures de Dieu, le bras du calife de Dieu, à savoir Abû Kâlîjâr, fils de Sultan ad-Daulah, fils de Bahâ' ad-Daulah, fils de 'Adud ad-Daulah, fils de Rukn ad-Daulah, fils de Bûyéh, il était accompagné de son fils al-Malik Abû 'Alî ainsi que du juif Ibn al-Hakam. Personne d'autre que ces deux hommes n'accompagnait à ce moment Abû Kâlîjâr. En ce qui concerne Ibn al-Hakam, il avait prétendu qu'il ferait un ouvrage qui perpétuerait la mémoire [du roi]. Là où il se rendit, il y avait un bassin d'argent de 8 coudées sur 8. Il y déversa de l'argent jusqu'à le remplir à ras bord. Quant à son fils (le prince), il pénétra avec lui dans les salles où le roi examinait les pierres précieuses qui s'y trouvaient. Le prince prit un rubis qui rappelait la tête d'un *'anqâ* (oiseau fabuleux), pesant 28 *mithqâls*. Le prince cacha la pierre dans le pli de son pantalon, puis la remit à sa mère. Ce joyau resta caché chez elle jusqu'au moment où Tughril Bég entra [dans la ville]. Alors il (Abû Kâlîjâr ? son fils ?) la lui présenta et, en effet, il n'avait rien d'autre à ce moment à lui offrir pour gagner son amitié.

§ 94. — Bahâ' ad-Daulah Abû Nasr Khusrau Fîrûz Châh, fils de 'Adud ad-Daulah, fils de Rukn ad-Daulah, fils de Bûyéh de Dailam possédait une tente assez vaste pour abriter jusqu'à 500 personnes (10).

8. *Présents offerts au Seljucide Tughril.*

§ 88. — L'émir Tâj al-Mulûk Hazâr Kisrâ (Hzâr-Asp ?) ibn Bungîr (11) ibn 'Iyâd al-Kurdi as-Sallâri présenta à Tughril Bég, à Bagdad, en l'an 449 H. (1057), trois beurriers (*lire* récipients) en turquoises.

§ 89. — Lorsque Chihâb ad-Dîn wa'd-Daulah Mansûr ibn Abu'l-Husain al-Amidî se rendit à Bagdad, il présenta au même [Tughril Bég] une turquoise pesant 23 *mithqâls*.

9. *Fête à l'occasion des noces de la fille du calife al-Ma'Mûn.*

§ 118. — Ar-Rayyân ibn Sayyid, neveu (fils du frère de la mère) du calife al-Mu'tasim rapporte : lorsque le calife al-Ma'mûn (12) voulut marier sa fille Umm al-Fadl avec Abû Ja'far Muhammad ibn 'Alî ar-Ridâ — que le salut divin descende sur tous deux — il (le calife) invita les membres de sa famille ainsi que les personnes de haut rang. On célébra la conclusion du contrat de mariage, puis le calife donna un repas de noces grandiose. Ceci se passa en l'an 202 H. (817). Les invités, hommes de distinction et autres, prirent place chacun selon son rang. Le narrateur ar-Rayyân ajoute : je me trouvais là et voici que j'entendis des marins parler et se répondre. En effet, les eunuques poussaient un bateau construit en argent dont les câbles *(qulûs)*, solides et précieux, étaient de soie *(ibrîsam)*. Ces [marins] parfumèrent les barbes des invités de marque. Ensuite, ils poussèrent le bateau vers les invités de moindre renom et les parfumèrent également.

10. *Réception au palais impérial de Ctesiphon (Madâ'in).*

§ 159. — Lors de l'arrivée des ambassadeurs envoyés par les rois d'Arabie (?) et de Byzance, les empreurs persans avaient coutume de donner des ordres pour que dix divisions *(katâ'ib)* de troupes fussent disposées, chaque division com-

portant 10.000 cavaliers portant des cuirasses dorées, des lances brillantes, d'amples cottes de mailles et des fanions dorés. Ces troupes étaient stationnées dans l'espace compris entre Sâbât al-Madâ'in (passage voûté de Ctésiphon) et le Palais impérial. Les ambassadeurs devaient passer devant ces divisions l'une après l'autre. Lorsqu'ils arrivaient devant la porte du palais, on la leur ouvrait (litt. enlevait). Il y avait deux palais, se faisant vis-à-vis, que séparait un terrain spacieux. Au milieu se trouvait une coupole pourpre, haute de 20 coudées, couverte de housses de soie (dîbâj) tramées d'or rouge. Il y avait là des coupes de cristal, rouge, blanc et d'autres couleurs. Au milieu de la coupole pendait une chaîne d'or au bout de laquelle était la *qunqul,* une couronne semblable à un turban d'homme, décorée de perles, de pierres précieuses et de rubis. Sous cette coupole, l'empereur prenait place et, au-dessus de sa tête, la couronne restait suspendue jusqu'à hauteur de son front. A l'autre bout de cette chaîne d'or était attachée une chaîne de cuivre qui se déroulait hors du palais. Si quelqu'un avait à se plaindre de sévices, il se rendait à la chaîne de cuivre et la tirait. Cela faisait bouger la couronne suspendue au-dessus de l'empereur. Celui-ci comprenait qu'il y avait un plaignant à sa porte. Il donnait ordre aux chambellans de conduire le plaignant devant lui et justice était rendue contre l'auteur du délit.

[Lors de l'audience], l'empereur plaçait à sa droite 100 garçons, fils de rois (ses vassaux), vêtus de vêtements et de tuniques *(qurtaq)* de soie *(dîbâj)* de couleur, portant des ceintures d'or rouge et parés de pierreries de diverses espèces. A sa gauche, se rangeaient les fils des *marzubân* (satrapes ou marquis), vêtus de tuniques et portant des ceintures autour de la taille ainsi que les masses d'arme *('imâd)* fabriquées en fer doré. L'empereur faisait asseoir également 40 jeunes filles (esclaves) dont 20 à sa droite et 20 à sa gauche, toutes parées de leurs meilleurs habits et vêtements complets et qui portaient des instruments de musique *(malâhi)*. Devant l'empereur se tenaient les interprètes. Lorsque les ambassadeurs s'arrêtaient devant l'empereur, il leur demandait de s'asseoir. Les chambellans accouraient alors portant des sièges d'or et d'argent. Ils s'asseyaient et communiquaient leurs messages puis s'en allaient.

---

(1) Cf. aussi Mas'oudi, *Praries,* II, 200-201 ; Guzoulî, *Matâli',* II, 134 ; Bérouni, *Jamâhir,* p. 71, ajoute que, dans les chroniques persanes, il y a des légendes et des exagérations.

(2) Khusrau (Chosroès) I, Anûcherwân a régné, selon Nöldeke, de 531 à 578 ; mais selon Ibn Habîb *(Muhabbar)*, de 528 à 575. A cette époque, en Chine, il n'y avait que confusion. Les Soui, qui rétablirent l'unité du pays, ne vinrent au pouvoir qu'en 589. Auparavant, on compte trois siècles et demi d'anarchie et de guerres civiles entre les Wei dans le Nord, les Wou au Centre, et les Chou dans Szechwan, dont les souverains réclamaient le titre d'empereur de Chine. Quant aux chroniques chinoises, elles parlent de la XIe dynastie des Tchin (557-589), qui donna 5 empereurs en l'espace de 32 ans.

(3) [ ] ajoutés d'après une note explicative à la marge du manuscrit arabe.

(4) Ajouté chez Mas'oudi et Ghuzouli.

(5) On sait que, vers cette époque, une dynastie de Huns blancs venue d'Asie centrale régnait sur l'Inde ; mais en 565 — date où, à Byzance, mourut Justinien — ceux-ci furent battus sur la rive de l'Oxus, ce qui entraîna pour eux la perte de leurs possessions de l'Inde (cf. *Encyclopædia Britannica,* s.V.India). Faut-il penser que ces cadeaux ont trait à l'époque où ce roi de l'Inde devait faire face à ce conflit ?

(6) Ya'qûb ibn al-Laith fut le premier souverain de la dynastie des Saffârides et régna de 254 à 265 H. (868-878). Il se peut que les présents mentionnés dans le paragraphe 47 concernent le début de son avènement et ceci dans le but de demander au calife la confirmation de son investiture. Selon al-Istakhri, il voulait même ajouter Bagdâd à son royaume, prenant le calife al-Mu'tamid sous sa protection.

'Amr ibn al-Laith est le deuxième souverain de cette dynastie (265-289 H. 878-901). Il fut assassiné à Bagdad.

Le calife 'abbâside al-Mu'tamid régna de 870 à 892 et son successeur al-Mu'tadid de 892 à 902.

(7) Idole visiblement d'origine indienne (brahmaniste).

(8) Après les Saffârides, ce sont les Sâmânides de Khorâsân qui prirent le pouvoir en Iran. Le calife al-Muqtadir a régné de 908 à 932. Ismâ'il ibn Admad mourut en 907 et c'est donc son fils Ahmad ibn Ismâ'il (907-913) qui était au pouvoir en 910. Nous trouvons là une erreur qui concerne soit l'année, soit le nom indiqué dans ce récit.

(9) Khutou demeure quelque chose de légendaire et d'inconnu, même pour les lexicographes persans. Dans son *Dictionnaire persan-français,* J. J. P. Desmaisons en donne les interprétations suivantes : « Corne d'une espèce de bœuf de la Chine, corne de rhinocéros, corne qui pousse au serpent quand il a passé 100 ans, corne de vipère, corne d'un poisson très âgé, corne d'un immense oiseau que l'on trouve dans un pays désert situé entre la Chine et le pays de Zengbâr, dont on confectionne des anneaux pour le tir à l'arc, des manches de couteaux, etc. et qui a la propriété de faire découvrir la présence de poison dans les boissons. »

(10) 'Izzud-Daulah, 4[e] prince buyide régna de 942 à 977.

Quant à Abû Kâlijâr, cité au paragraphe 87, il devint en 435 H. (1043), l'émir-des-émirs à Bagdad et voulut combattre le Seljucide Tughril, mais la paix fut rétablie grâce à l'intervention du calife al-Qâdir qui lui délégua le célèbre al-Mâwardi. Toutefois Abû Kâlijâr conquit Kirman et Isfahan, mais lorsqu'une épidémie anéantit en 439 H. (1047) douze mille de ses chevaux, il fut obligé de solliciter l'amitié des Séljucides : Tughril épousa la fille d'Abû Kâlijâr et Abû-Mansûr (fils d'Abû-Kâlijâr) épousa la nièce de Tughril. Abû Kâlijâr mourut en Kirman au 5[e] mois de l'an 440 H. (1048), tandis que son camp était pillé par les Turcs. Les termes trop élogieux employés pour un petit prince malheureux et presque inconnu impliquent, pensons-nous, que notre auteur al-Qâdi ar-Rachid fut à l'origine à son service et qu'il s'installa ensuite en Égypte après la mort d'Abû Kâlijâr, la chute des Buyides et le triomphe des Séljucides. Voir à ce sujet, la revue *Arabica* (Paris), VII, 283-4.

Quant à Bahâ'ud-Daulah, il est le 10[e] prince de la dynastie des Buyides. Il naquit en 357 H. (968) et resta au pouvoir, selon Hitti, de 989 à 1012. Il déposa en 991 le calife at-Tâyi' dans le but de s'emparer de ses trésors. En 993, il construisit une célèbre bibliothèque à Bagdad où furent réunis 10.000 manuscrits et où, plus tard, Ab'l-'Alâ al-Ma'arri étudiera également.

(11) Zambaur (p. 38) cite à propos des gouverneurs de Mossoul, ce qui suit : Lorsque Tughril occupa cette région en 449, il nomma comme gouverneur Hazârasp ibn Tankîr ibn 'Iyâd al-Kurdi. Ibn al-Athîr (IX, 392) parle également de Hazârasp, mais il indique Bunkir comme étant le nom de son père. Bunkîr (Bungîr) et Tunkir ou Tankin s'écrivent dans les manuscrits de la même façon lorsqu'il n'y a pas de points diacritiques.

On sait que Tughril chassa les Buyides, s'empara de Bagdad et devint le plus grand lieutenant du califat abbâsside (1037-1063).

(12) Le règne d'al-Ma'mûn s'étend de 813 à 833. Il s'efforça de réconcilier Sunnites et Chiites et alla jusqu'à désigner 'Ali ar-Ridâ — descendant du Prophète et chef des Chiites — comme son successeur au califat. De là probablement ce mariage politique. 'Ali ar-Ridâ mourut à Tous en 818 et son fils Muhammad al-Jawâd (gendre d'al-Ma'mûn) en 835 à Bagdad.

(à suivre au n° 376)



DERNIERE MINUTE

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec une peine profonde le décès survenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans de AYATULLAH, HADJ, AGHA, HOSSEYN BOROUDJERDI, Chef religieux des Chiites et dont l'autorité s'étendait sur 80 millions de croyants.

Cette information nous étant parvenue tardivement, puisque le décès datait du 30 mars, il ne nous est pas possible de rappeler dans ce numéro la vie exemplaire de cette éminente personnalité du monde islamique. Nous nous proposons de le faire dans notre prochain numéro.

(suite du n° 366)

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR L'IRAN MÉDIÉVAL

Par le Professeur Hamidullah

Dans cette seconde série de documents, choisis du *Kitâb adh-Dhakhâ'ir wa't-tuhaf* d'al-Qâdi ar-Rachîd ibn az-Zubair, on lira le récit d'un curieux épisode dans les rapports musulmano-chinois du milieu du xe siècle de l'ère chrétienne. Nous donnons d'abord la traduction intégrale du morceau choisi, pour tâcher ensuite de le situer dans l'ordre chronologique et le contexte.

Texte du récit

§ 165. Semblable au précédent [réception de l'ambassadeur de Constantin VII par al-Muqtadir Billâh, traduction publiée dans l'*Arabica*, VII (Paris, 1960), p. 293-297] est le récit qui parle de Nasr II, fils d'Ahmad, fils d'Ismâ'îl, fils d'Ahmad, fils de Nûh, fils d'Asad, lorsque l'empereur de Chine échangea une correspondance avec lui en l'an 327 H./938 et exigea de lui (de Nasr) le paiement du tribut pour les 27 ans passés et la démonstration de sa reconnaissance de la suzeraineté chinoise sur tout son territoire. L'empereur le menaça, en cas de refus, de lancer ses armées contre lui pour le combattre.

La raison en était qu'un athée *(dahrîyah)*, originaire de Nîsâpûr, avait été accusé devant Nasr ibn Ahmad d'avoir entamé une polémique, proférant des sacrilèges *(ilhâd)* et affirmant que Dieu ne fait rien (après la création, *ta'tîl*). Le prince le fit arrêter. Abû Hafs Ahmad ibn Muhammad ibn Ahmad ibn Hafs ibn az-Zibriqân, juriste de Bukhâra et conseiller du royaume, lui suggéra de rechercher les preuves contre l'accusé et de le surveiller jusqu'à ce que la vérité fût dévoilée. Il lui désigna une résidence et chargea une garde de le surveiller. Mais l'accusé, rusé qu'il était, réussit une nuit à s'échapper et à se réfugier en Chine. Là, il sut abuser l'empereur de Chine, qui le prit pour vizir. Il lui suggéra alors des idées de conquête en lui disant : « Le pouvoir de l'Islam est faible, et si une armée même peu nombreuse sortait, elle pourrait occuper le pays ». Ou quelque chose de ce genre.

L'ambassade de l'empereur de Chine, qui se rendit à Farghânah, comportait quatre personnes parmi les plus distinguées de la Chine, connues pour leurs bons conseils, leur intelligence et leur science. Quarante cavaliers les accompagnaient. Et l'empereur de Chine écrivit à Nasr ibn Ahmad une lettre comportant les demandes suivantes : Il faut payer le tribut de vingt-sept ans, il faut témoigner qu'on reconnaît la suzeraineté (chinoise) ; sinon il dépêcherait des troupes (si nombreuses) que si leur avant-garde se trouvait à (la frontière de) la Transoxiane, l'arrière-garde serait encore en Chine ; qu'il ne se contenterait même pas de cela, mais aurait le courage d'occuper le pays jusqu'à l'Iraq et d'abolir le califat. Dans cette lettre, il mentionna aussi beaucoup de fanfaronnades de ce genre.

Mâlik, gouverneur de Farghânah, transmit à Nasr ibn Ahmad ce que les (ambassadeurs) demandaient. Il les décrivit, et ajouta comment il leur avait donné l'hospitalité (diplomatique). Lorsque la lettre de Mâlik parvint à Nasr ibn Ahmad, celui-ci y répondit, donnant ordre de

traiter les ambassadeurs avec honneur, de fournir à chacun d'eux un âne *(dâbbah)* ainsi qu'un esclave comme serviteur (personnel). Il lui demanda encore de réunir toutes les troupes régulières de Farghânah ainsi que les volontaires, et d'accompagner ceux-ci (les ambassadeurs) jusqu'au bord du fleuve, de le franchir et d'aller de la même manière jusqu'à Khujandah. [Le prince écrivit] une lettre identique au gouverneur d'Asrûchanah et à celui de Smarqand. Il écrivit à Châs, à Isbîjâb, à Sughd, à Fârâb et à Samarqand de transporter tous les esclaves petits ou grands (se trouvant dans ces régions) à Bukhâra.

Il donna l'ordre d'étendre des tapis d'une couleur différente dans chaque salle (du palais). Les orfèvres se réunirent et construisirent son trône ainsi que la table pour ses repas. Il fit fabriquer une énorme couronne et donna ordre de confectionner quarante cannes *(qasabah)* d'or et d'argent, en couleurs. Il voulait que son propre siège fût entièrement doré et couvert de lourds tapis afin que l'endroit où il devait personnellement prendre place fût semblable à une turquoise. Il demanda aussi qu'on réunît le plus grand nombre possible de cuirasses, de cottes de mailles dorées, de brassards *(sawâ'id)* dorés. Il inspecta l'armée et donna ordre au commandant des volontaires de prendre dans les dépôts toutes les armes et les bêtes dont il aurait besoin, et donna ordre de réquisitionner toutes les bêtes.

Lorsque la lettre du gouverneur de Samarqand arriva, annonçant qu'il avait déjà quitté cette ville (pour la capitale), Nasr ibn Ahmad ordonna aux volontaires d'aller jusqu'à Dabûsiyah, pour les accueillir. Alors partirent quarante mille cavaliers, chacun revêtu d'une cuirasse. Lorsqu'ils arrivèrent, entre Dabûsîyah et Kirmâniyah, à un endroit appelé Achrûfans, et qui était à la limite des provinces de Bukhârâ et de Sahl, ce fut l'armée de Sughd qui les accueillit, en même temps que les ambassadeurs.

Lorsque les ambassadeurs montèrent sur une hauteur ils regardèrent et aperçurent le désert d'Achrûfans semblable à un univers d'acier tant le soleil tombant sur les cuirasses et les casques les faisait luire ; ils perdirent la tête à la vue de cet effrayant spectacle. Les volontaires (des deux provinces) se saluèrent les uns les autres. Les gens (de Samarqand) remirent les (ambassadeurs) à Ahmad ibn 'Abd al-Wâhid, commandant des volontaires de Bukhârâ, qui les prit en charge.

Lorsque le cortège arriva à Kirmânîyah, on fit sortir les (troupes avec leurs) bannières *(bunûd)*. Les ambassadeurs furent également stupéfaits et effrayés de ce qu'ils virent. L'infanterie de Kirmânîyah et des alentours sortit avec ses armes, et pas un pouce de ce lieu ne resta désert : tout était devenu noir d'armes, de bannières et d'étendards.

Les ambassadeurs demandèrent à l'interprète de poser cette question au commandant de l'armée : Votre sultan, d'où a-t-il tout cela, et d'où vient l'argent pour payer ces soldats ? L'interprète dit cela à Ahmad ibn 'Abd al-Wâhid, qui répondit : Ce sont les gens qui ont obtenu des fiefs pour défrayer à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leurs bêtes, de leurs armes, de leurs familles et des hôtes qui viennent chez eux. Les revenus sont si élevés qu'il leur en reste encore pour vendre et pour donner la charité aux pauvres. On n'a pas encore vu les soldats réguliers *(auliyâ)* qu'on appelle à Bagdad *murtaziqah* (qui reçoivent des soldes). Les ambassadeurs demandèrent encore : « Est-ce que votre camarade (sâhib) a autant d'armées que vous ? » La réponse fut : « Oui, il a des armées comme moi, néanmoins son armée est, en comparaison avec celle du Sultan (calife ?) comme les bergers parmi les troupeaux : mes gens sont comme des bergers, et ceux du Sultan comme les troupeaux d'ovins. » Les ambassadeurs reprirent : « Vraiment c'est le pédéraste de chez vous venu chez nous, qui nous a trompé. Par Dieu, si notre maître savait que l'Islam tout entier avait autant d'armées que tu en as tout seul, il n'aurait jamais osé penser quoi que ce soit de l'Islam. Mais c'est le pédéraste de chez vous qui nous a trompés. » Ils descendirent à Kirmânîyah, et virent les ovins et les bovins qui remplirent le monde, bêtes qu'on abattit pour faire la cuisine. Ils virent aussi les caisses de pains qui sortirent, ainsi que les fruits. Ils dirent alors : « S'il n'était pas obligatoire pour des envoyés de transmettre le message, de s'en acquitter et d'en obtenir la réponse, il serait mieux pour nous de retourner dès cet endroit. Car nous craignons que ce qui va venir ne soit pas plus énorme encore. » Lorsqu'ils partirent le lendemain de Kirmânîyah pour Tawâwis, les fantassins de Tawâwis et des alentours les reçurent en armes, et ils portaient les banderoles et les étendards. Les ambassadeurs oublièrent ce qui avait été à Kirmânîyah lorsqu'ils arrivèrent à Tawâwîs. Ils descendirent là-bas, et toute l'armée [royale] s'y rendit et campa à un parasange de distance, mais les ambassadeurs l'ignoraient. Lorsqu'il fut matin et qu'ils montèrent pour partir de Tawâwîs, voilà qu'ils voient les troupes

rangées des deux côtés du chemin. Ils virent qu'il y avait des cavaliers, tous dans les cuirasses dorées et casques dorés, qu'il y avait aussi des fantassins dans une tenue semblable. Ils s'y arrêtèrent, cependant que les officiers, parmi les rangs, les accueillirent, portant des cottes de mailles dorées, des cuirasses tibétaines et des cottes de mailles colorées. Chaque officier et ses serviteurs (esclaves) étaient de la même manière. Les rangs ne bougèrent pas, mais restèrent debout. Les ambassadeurs furent stupéfaits de tout cela et oublièrent même ce qu'avaient possédé les empereurs anciens de la Chine, car ils n'avaient vu ni entendu quoi que ce soit de ce genre à aucun moment. Ils firent le chemin de sept parasanges de Tawâwîs jusqu'à la porte de Bukhârâ avec cette même (pompe). On les fit descendre à la porte de la ville, au bord du fleuve, car c'était le soir. Au matin, ils virent que le monde s'agitait avec bruit dans un va-et-vient perpétuel. Les bannières de Bukhârâ avaient été sorties. A Bukhârâ, il y a 1.700 bannières, et avec chaque bannière sortaient de 200 jusqu'à 1.000 soldats *('ayyârûn)*. Il s'agit des soldats personnels du roi *(khâssah)*. Toutes ces bannières étaient différentes des drapeaux des combattants *(ghuzât)*. Les ambassadeurs virent les bannières rangées. Il y avait tant de drapeaux, etc., qu'ils cachaient le monde, et l'on ne voyait ni cavaliers ni fantassins.

On fit monter les ambassadeurs et ils avancèrent dans une ville pavoisée. En effet, d'un bout à l'autre, toute la ville avait été embellie par des édifices en voûte *(qubbah)* construits des pièces de soie et doublées *(mulabbasah)* d'autres étoffes précieuses. Hommes et femmes, tout le monde était sorti pour voir ce spectacle. Lorsque les ambassadeurs atteignirent la porte de la ville, on les fit descendre et marcher à pied pour traverser toute la longueur de la ville, jusqu'à Sahlah (espace libre ?), et jusqu'à Nahr al-Mawâlî (le canal ?), dans les mêmes conditions.

Nasr ibn Ahmad avait placé 40 chambellans, dont chacun à la tête de 1.000 esclaves turcs vêtus de caftans de soie et de chapeaux de fourrure (*sammûr,* martre). En outre, chacun de ces chambellans avait à côté 10 esclaves portant les épées et les ceintures en or ainsi que les masses d'armes dorées paraissant confectionnées d'or solide. Tout près, il y avait encore des « chambellans des bêtes féroces ». On avait apporté 50 bêtes féroces (tigres, etc.) qu'on avait attachées avec des chaînes : 5 bêtes de chaque côté de chacun de ces dompteurs, et le passage (des ambassadeurs) était au milieu d'eux. Les dompteurs étaient debout, revêtus des panneaux en feutre *(lubbâdah)* noirs, tandis que les chambellans étaient assis sur des tabourets *(kursî)*, entouré chacun d'eux de 10 bêtes féroces et de 10 dompteurs qui étaient debout ; de même 100 esclaves turcs à droite et autant à gauche, tous portant des épées et des ceintures d'or. Ensuite vinrent les cheikhs, 100 à sa droite (du roi ?) et 100 à sa gauche. Ils étaient vêtus en noir, portant chacun les épées et les ceintures en argent [le port de l'or étant interdit aux Musulmans par leur religion]. Plus loin, 10 cheikhs assis à sa droite, vêtus de chemises fendues par devant *(durrâ'ah)* et autant à sa gauche. Ensuite, il y avait le trône doré et orné de pierreries ; la couronne était placée sur le trône. Le (prince) se plaça au milieu de la partie basse du trône, entouré des cheikhs, et portait (au-dessus de ses vêtements) un manteau *(dûwâj)* fait des poils des tempes de gelinottes *(?asdâgh tadruj)*, doublée du tissu noir de soie et de laine *(khazz)* renforcé. Il plaça deux bêtes féroces sous son manteau, montrant leurs têtes. Elles étaient apprivoisées et mettaient la tête sur sa cuisse. Il avait aussi un peu de terre toute prête sous le tapis *(bisât)* sur lequel il était assis. Il avait donné ordre aux dompteurs lorsque les ambassadeurs arriveraient jusqu'à eux et passeraient parmi eux, d'exciter les bêtes féroces contre les ambassadeurs.

Lorsqu'ils arrivèrent près des chambellans de la première catégorie (sus-mentionnée) et s'éloignèrent des esclaves, ils prirent le chambellan pour le prince et lui adressèrent le salut royal. Celui-ci se leva, plaça sa joue sur la terre et répondit : Je suis l'esclave d'un des esclaves du seigneur prince. Puis il les dirigea plus loin. Ainsi ils franchirent les rangs des 40 chambellans et parvinrent jusqu'aux dompteurs des bêtes féroces. Les ambassadeurs virent des bêtes avec des colliers d'or et des chaînes d'or, tandis que les dompteurs étaient debout; ils perdirent la tête. Les dompteurs retirent les bêtes et dirent à l'interprète de leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre, car les bêtes étaient apprivoisées. Ils arrivèrent alors jusqu'au premier des dompteurs tandis qu'ils avaient déjà perdu une partie de leur âme. Lorsqu'ils arrivèrent près du dompteur, ils se prosternèrent, baisèrent le sol en saluant avec le salut royal. Mais chacun des dompteurs s'humilia et fit rouler ses joues et son visage dans la poussière, ajoutant qu'ils étaient les chiens des esclaves du prince. Puis le dompteur les prit par le bras pour avancer vers le deuxième dompteur. Alors les dompteurs excitèrent les bêtes contre les ambassadeurs qui

tombèrent évanouis et souillèrent leurs pantalons. On apporta de l'eau de rose et de camphre, en aspergeant leurs visages et faisant sentir le camphre. Lorsqu'ils reprirent leurs sens, ils dirent : faites-nous rentrer chez nous, car nous sommes incapables aujourd'hui de faire quoi que ce soit : nous avons perdu la tête, et il nous est impossible de communiquer le message ou d'en recevoir la réponse. On les reconduisit à l'hôtel des ambassadeurs et on leur donna une hospitalité magnifique, dépassant toute description.

Ils attendirent quarante jours, puis se rendirent pour l'audience. Mais quand ils arrivèrent jusqu'aux dompteurs, ils perdirent la tête et ne purent point avancer. Cela se répéta sept fois. Ensuite, le prince Nasr donna ordre pour qu'on gardât les bêtes féroces, afin que les ambassadeurs pussent parvenir jusqu'à lui.

Le jour de l'audience, lorsqu'ils arrivèrent devant Nasr, ils virent un homme assis, portant un manteau sous lequel il y avait deux bêtes féroces, dont chacune avait mis sa tête sur ses cuisses. Ils furent effrayés et s'étonnèrent. Ils le saluèrent des formules du califat, et dirent entre eux : « Il ne doit pas y avoir de roi musulman plus puissant que celui-ci. » Lorsque l'interprète traduisit leur salutation califale, Nasr ibn Ahmad se leva, tourna sa tête vers la direction de La Mecque et se prosterna. Puis il prit la terre qu'il avait préparée sous le tapis de son siège, et la jeta sur sa tête, disant : « Par le Dieu qui m'a créé ainsi que les mondes (univers) ! Le calife ne m'a en vérité jamais vu personnellement, et ne me connaît que de nom, comme l'on connaît un de ses esclaves. Et à vrai dire, je ne connais pas un esclave que le calife ait nommé pour quelque fonction de la communauté musulmane qui soit plus humble que moi, ni aucune armée qui soit plus faible que la mienne. » Les ambassadeurs dirent : « Si notre maître savait que l'Islam avait le centième de cette armée que nous avons vue, il n'aurait jamais pensé à cette affaire (ultimatum) au plus profond même de son âme. Mais c'est un des vôtres qui l'a incité et amené à demander de telles choses. Puis, avant tout et après tout, nous ne sommes pas maîtres de nos sens pour vous communiquer le message de notre maître, mais voici sa lettre : lisez-la et donnez réponse à son contenu. Et laissez-nous rentrer, sans nous obliger de venir pour une telle (effrayante) audience. »

On prit possession de la lettre, et lecture en fut faite devant Nasr ibn Ahmad. Celui-ci donna ordre de tracer la réponse sur le dos même de la lettre :

« Sache, ô toi, ce n'est pas par crainte de toi ou de gens semblables à toi que je me sois interdit de t'attaquer, ni par faiblesse non plus, ni par manque d'hommes ou de moyens. Mais uniquement parce que le grand sultan (calife) ne m'y a pas autorisé. Donc la religion m'interdit d'étendre ma main contre personne sans son autorisation. Mais maintenant je vais lui écrire et l'informer de ce qui s'est passé avec toi, et lui demander l'autorisation nécessaire. Je viendrai moi-même jusqu'à la porte de ta maison, et tu n'as pas du tout besoin d'envoyer une armée jusqu'à moi. La paix sur qui suit la bonne direction. »

On roula le document et on le rendit aux ambassadeurs. On les invita à la table pour manger. On les fit sortir donc de parmi les dompteurs des bêtes féroces et entrer dans une salle, où on leur remit une serviette d'étoffe renforcée *(muthaqqal)*, devant une table à manger faite en or et ornée de pierreries, de même toutes les coupes et les écuelles et les bols à boire. On leur apporta quarante espèces de plats, chauds et froids, quarante espèces de choses sucrées. Lorsqu'ils finirent de manger et se lavèrent les mains, on les conduisit dans la salle à boire. Ils regardèrent la salle d'un bout à l'autre, avec de grands plats *(tabaq)*, ses véhicules, ses bouteilles *(qanânî)*, ses coupes, ses vases pour laver les mains *(maghâsil)*, ses pots pour boissons *(charâbîyah)*, et ses sièges et tout ce qu'il y avait de doré et orné de pierreries. Ils s'en émerveillèrent. Chacun d'eux but trois tasses, puis demandèrent leur congé. On leur apporta les robes d'honneur et les montures, et on les reconduisit (à leur hôtel), avec des honneurs.

Rentrant à l'hôtel des ambassadeurs, ils attendirent pendant quelques jours, pensant qu'on leur fournirait des gardes de corps pour les accompagner au voyage du retour. Mais ils n'en virent aucun signe. Ils dirent alors à ceux qui étaient attachés à leur service : « Est-ce qu'on ne nous a pas donné l'autorisation du retour ? » Mais oui, répondit-on. « Alors, reprirent-ils, pourquoi ne nous envoie-t-on pas des gardes du corps pour nous accompagner lors du voyage ? Comment pouvons-nous partir ? » On leur répondit : « Dans le territoire du seigneur, notre maître, on n'a pas besoin de gardes du corps, même si vous avez des tas d'or et d'argent avec vous. » Les ambassadeurs demandèrent : « Pouvons-nous donc partir ? » « Cela dépend de vous, répondit-on. Si vous restez ici, l'hospi-

talité vous sera continuée. Si vous partez, dans chaque station vous en aurez autant, jusqu'à ce que vous sortiez du territoire islamique. »

Ils partirent donc avec les agents attachés à leur service personnel, cela jusqu'à ce qu'ils quittèrent Farghânah (sur la frontière).

Et ce fut là, la cause de la conversion de l'empereur de Chine à l'Islam.

NOTE EXPLICATIVE

Comme on pouvait s'y attendre, les précisions du côté musulman sont assez exactes, en ce sens qu'il s'agit des personnes historiques. On manque, par contre, des précisions concernant l'interlocuteur chinois, et l'on est réduit aux hypothèses.

Le Sâmânide Nasr II.

La narration parle du souverain Nasr ibn Ahmad, en 938, faisant allusion à la demande de tribut de 27 ans.

La dynastie sâmânide avait arraché aux Saffârides leur royaume de Sijistân, en l'an 290 H./902. Pour des raisons qui ne nous concernent pas, le conquérant Ahmad ibn Ismâ'îl fut assassiné en 301 H./913, et c'est son fils Nasr ibn Ahmad qui fut placé sur le trône à l'âge de 8 ans. Il régna pendant 30 ans, avec l'aide surtout du régent et ministre al-Jaihâni. On voit que, lors de l'échange de correspondance avec la Chine en 327 H., ce souverain avait en effet régné depuis 27 années lunaires.

C'est en effet sous ce prince Nasr ibn Ahmad que le royaume atteint à son apogée aussi bien quant à l'extension géographique qu'au développement scientifique et culturel. La capitale Bukhârâ et l'autre centre intellectuel Samarqand rivalisaient avec Baghdad de l'époque. Quant aux provinces de ce royaume, la mention de Sijistân, Kirmân, Jurjân, Rayy, Tabaristân, Khurâsân et Transoxiane le place comme voisin immédiat de la Chine et des pays des Turcs.

La Chine de l'époque.

Notre source ne donne aucun détail sur le nom ni sur la capitale de l'empereur de la Chine qui est dit avoir entamé des rapports diplomatiques avec Nasr II. L'histoire de la Chine est trouble en 938. Les années 907-960 constituent en effet la période anarchique, où 5 dynasties ou 10 États se font et se défont. Quelques extraits du monumental ouvrage, *Histoire générale de la Chine, ou annales de cet empire, traduites du Toung-Kien-Kang-Mou,* par le feu Père Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Marilla, Paris, 1778, nous en donneront une idée. Nous en conservons l'orthographe :

« *Les Tartares de Khitan ou Leao.* Les Khitan ou Leao, Tartares orientaux, après avoir conquis tout l'ancien pays des Tou-Liueï ou Turks, formèrent le projet de se rendre maître de la Chine. Yeliuapaoki, leur chef, établit d'abord sa cour à Leao-Yang dans le Leao-bang, et ensuite à Yen ou Pékin. Il prit en 916 le titre d'empereur. En 937, les Khitan étoient maîtres d'une partie de Chan-si et de Petchéli, et de tout ce qui est au Nord de Yen-men :

907 Tai-Tsou = Yeliu-apaoki (20 ans).
927 Tai-Tsoung = Yeliu-té-koung (21 ans).
948 Chi-Tsong = Yeliu-Yuen (5 ans). »
(Cf. t. 5, la table dynastique au début du volume.)

Lors de la période anarchique, la 3e des 5 dynasties est considérée comme la 16e dynastie. On la nomme Heou-Tsin, ou les Tsin postérieurs, comportant 2 empereurs (de 936 à 946) :
936 Kao-Tsou = Ché-King-tang (8 ans).
944 Tçi-ounag ou Tschou-ti = Chétchoung-koui (3 ans).

Donc, c'est le premier qui a une chance d'être la personne visée dans notre texte. Lisons de Mailla :

Après la défaite (de l'empereur Lou-ouang de la dynastie des Heou-Tang en 936), « l'empereur ne voulut point tomber entre les mains de son ennemi, se fit suivre par les deux impératrices, les princes ses fils, et monta dans une des tours du palais, où il fit porter le sceau de l'empire et les autres marques de la dignité impériale ; y ayant ensuite fait mettre le feu, ce prince, avec sa famille, périt au milieu des flammes, laissant l'empire à Ché-king-tang, son rival, qui conserva à sa dynastie le nom de Tçin, que le roi des Tartares lui avait donné.

« 16e dynastie, les Heou-Tçin ou Tçin postérieurs. Kao-Tsou, premier empereur de la dynastie des Tçin postérieurs étoit originaire de Chato... Quelque manifeste que fût l'ambition des Tartares, l'empereur ménageoit leur prince, et il ne lui écrivoit que dans les termes d'un sujet, le traitant de Fou-hoang-ti, ou père-empereur : lorsqu'il venoit quelqu'un de sa part, il le recevoit dans une salle particulière, en lui rendant toute sorte d'honneurs. Outre l'or et les trois cens mille pièces de soie qu'il lui avoit

promis tous les ans, au moindre événement et à certains temps de l'année, il envoyoit de nouveaux présens pour le roi, la reine, le prince héritier, les ministres, les princes et les principaux des grands ; et si ces présens ne les satisfaisoient pas, les Tartares lui en faisoient des reproches, sans égard à sa dignité ni à son rang, même dans des termes peu mesurés. Tout le monde à la cour et dans les provinces, étoit indigné de cette humiliation ; l'empereur seul y paraissoit insensible, au point que le roi même des Tartares désapprouva la manière trop soumise avec laquelle il lui écrivoit : il lui dit plusieurs fois de ne plus se servir de termes du sujet ; mais, que puisqu'il le traitoit de *père-empereur,* il falloit qu'en lui écrivant il se qualifiât de Eulh-houang-ti ou *fils-empereur,* en observant simplement les égards qu'un fils doit à son père. »

(Cf. t. 7, p. 318-319, 329.)

Voilà quelques repères pour les chercheurs spécialisés.

